
Une passion si présente

Marie-Christine Aulas-Faure

Ancienne Députée au Parlement Européen (Groupe des Verts) Marie-Christine Aulas est née en Algérie dont elle est demeurée imprégnée, comme en témoigne cette évocation de sa propre histoire avec l'Algérie.

Emotions fréquentes qui remontent telles les bulles d'objets immergés: parfums de géraniums, d'orangers ou d'eucalyptus, odeurs plus spécifiques comme celle de dattes avariées. Plantes et couleurs méditerranéennes bien sûr, mais aussi ces couchers de soleil incandescents sur la baie d'Arzew. Ici ou là, les bulles éclatent à la surface du quotidien, au détour des images ou du voyage. Les rhizomes du souvenir irriguent l'inconscient pour donner au présent la saveur de ces gouttes de Méditerranée séchant sur la peau bronzée pour y laisser de délicates auréoles de sel.

Souvenirs d'émotions fortes, cette fois imprégnées du rythme de ces années de guerre entre mer et soleil, la vie et la mort. Le tonnerre du 1er novembre 1954 éclata aussi dans l'Oranais, non loin des collines où, les dimanches d'automne, il faisait bon cueillir des genêts blancs, comme au printemps des "gouttes de sang" et des asperges sauvages. Au fil des années, le tonnerre deviendra encore plus bruyant, plus présent, jusqu'à atteindre les cercles les plus proches: amis, voisins dont on apprenait la disparition dans un "sourire kabyle", car telle était l'expression désignant la mort par égorgement, la plus fréquente dans la campagne. Une expression saisissante pour mes oreilles d'enfant que les tragédies répétées tendaient pourtant à banaliser.

Dans la seule rue où j'habitais, quatre agriculteurs sur cinq en furent victimes. Aussi la rue de la Zaouïa portait-elle souvent le deuil: la porte de la maison du défunt se couvrait alors de crêpe noir avec l'initiale du nom de la famille, un corbillard sinistre tiré par des chevaux venait prendre le cercueil pour le conduire à l'une des deux églises de la ville suivi d'un cortège silencieux d'adultes en noir. La mort engendrée par la guerre ressemblait à celle qui met un terme à la vie; côté musulman le cortège sans noir ni corbillard était nettement moins sinistre, mais essentiellement masculin. Le reste du temps, la même rue était un espace de jeux et de rires au sortir de l'école qui se trouvait "en haut", là où, juchés sur les "carricos", nous dévalions la

Automne 1996

penne "comme des bolides". Ainsi, la guerre a longtemps eu pour moi un visage associé à la mort sans pour autant affecter la vie qui dominait largement de toute l'exubérance de la jeunesse comme de l'environnement méditerranéen.

Toutefois, le cercle familial était progressivement cerné. Mon père avait eu la baraka une fois, deux fois sur la route d'Aïn Tédelès et d'Aïn Aro, davantage encore sur celle de Mascara et Perregaux: ici et là, la mort fauchait à quelques minutes près certains de ses amis. Mon père rentrait bouleversé sans jamais perdre espoir ni baisser les bras. Un jour avec maman, ils arrivèrent à la maison le visage en sang, coupé par les éclats du pare-brise qui avait éclaté en passant sur un tronc d'eucalyptus qui barrait la route de la ferme à 11km de là ! Encore une fois, la baraka.

Je grandissais dans la guerre. Non pas celle qu'on apprenait dans le programme scolaire. Ce n'était ni la guerre de mon grand-père gazé à Verdun, ni celle de mon père à Casablanca puis en Alsace. Était-ce vraiment la guerre d'ailleurs, puisqu'à en croire les nouvelles de France, il s'agissait seulement "d'événements"? Quoiqu'il en soit, plus le temps passait, plus ceux-ci se précisaient et, ce faisant, atteignaient ce quartier périphérique de la ville de province où j'habitais.

Le 13 mai paraissait aussi éloigné qu'Alger. J'en garde le souvenir de ma grand-mère à l'écoute de son énorme poste de radio qu'elle allumait au tournant de chaque heure tandis que les carreaux de la véranda projetaient un faisceau de lumières vives sur les nouvelles austères. Elle les commentait ensuite avec ses innombrables sœurs entre les nouvelles du quartier autrement plus proches. C'est ainsi que j'en savais plus sur le cheikh Ben Kritli dont j'admirais le magnifique bournous chaque fois que j'allais à ma leçon de latin puisqu'il habitait dans la villa à côté du professeur, sur Ahmed l'épicier qui se grattait systématiquement l'avant-bras avec le couteau avant de couper le morceau de beurre que ma mère m'envoyait acheter, sur Frutoso le boulanger dont la boutique occupait une partie de l'ancien caravansérail tandis que dans l'autre partie, des ânes venus de la campagne attendaient leur propriétaire avec des hennissements à interrompre les conversations, sur Mme Rubio la coiffeuse qui aimait tant Brigitte Bardot qu'elle avait vue "comme je vous vois", sans parler de la famille juive originaire des oasis et installée juste à côté qui se régalaient chaque printemps de sauterelles grillées.

Entre la rue de la Zaouïa et la route de Bel-Hacel, l'anthropologie du quartier était une mosaïque méditerranéenne fleurant bon les beignets, les cachuètes grillées ou les fleurs d'orangers. Et si la langue française dominait les échanges, ce n'était pas sans références, expressions et grammaire, le plus souvent étrangères à Molière. Mais chacun s'y retrouvait jusqu'à partager les chocolats de Noël, les gateaux de l'Aïd ou la mouna de Pâques.

Et voilà que le 5 juin 1958, De Gaulle venait à Mostaganem. Du même coup, la ville sortait de l'anonymat provincial. Je me souviens encore de ce jour, non pas tant parce que le grand homme y déclarait son attachement à l'Algérie française, mais surtout parce que je m'étais rendue seule sur la place de la mairie tandis que mes parents, frère et sœur, dominaient la situation à partir du balcon d'amis. Je m'étais faufilée dans la foule compacte jusqu'à parvenir à proximité du passage du grand homme dont l'uniforme militaire m'effleurait sans m'impressionner spécialement. L'essentiel était pour moi de participer à l'événement au plus près. Et les "événements" n'empêchaient pas une jeune fille de participer seule dans la foule entre képis et turbans, femmes voilées ou pas, musulmans ou "roumi", à une manifestation de grande ampleur.

Septembre 1959, dans la chambre où mon grand-père vivait ses dernières

semaines, seule avec lui, j'écoutais en silence la déclaration radiodiffusée de De Gaulle. A peine fut-elle achevée que mon grand-père la commenta d'un profond soupir suivi de "C'est fini". Un "C'est fini" qui résonna longtemps dans ma tête d'adolescente et que je parvenais mal à saisir. Qu'est-ce qui était fini au juste? Les événements se suivaient en cascade: barricades d'Alger, putsch des Généraux, exactions de l'OAS y compris la bombe lancée dans la cour de la maison, morts violentes au cœur de la ville jusque-là épargnée.

Qu'est-ce qui était fini ? Mon grand père qui nous avait quittés en octobre 1959 ne pouvait plus répondre à cette interrogation qu'il avait suscitée. Impossible d'imaginer un ailleurs. La France, espace de référence culturelle, voilà bien longtemps qu'elle avait cessé d'être l'ancrage familial. Côté paternel comme maternel, les aïeux l'avaient quittée pour l'Algérie avant 1850, certains avec l'armée du Duc d'Aumale, d'autres sous le coup de la crise économique, n'avaient eu d'autre choix que d'émigrer. Le tout sans avoir gardé quelques attaches, même éloignées. Autant dire que le *melting pot* familial, issu de la tradition républicaine, n'avait pour horizon que la terre qui l'avait accueilli depuis plus d'un siècle. La quitter était impensable, inimaginable et ne pouvait relever que d'une sinistre fiction. Nul dans la famille élargie n'avait exprimé la velléité de partir. Partir où d'ailleurs?

Jusqu'à ce jour de mai 1962 où la directrice du lycée de jeune filles vint nous annoncer que les épreuves du bac n'auraient pas lieu cette année. Lorsque je leur communiquais la nouvelle, mes parents se regardèrent en silence. Deux jours plus tard, nous prenions le convoi militaire jusqu'à l'aéroport de La Sénia d'où je devais partir avec ma meilleure amie pour passer l'examen en France dans sa famille éloignée.

Trois jours d'attente sous les hangars à avion avec des milliers de lits de camps et autant de femmes, enfants ou vieillards en pleurs. Après les derniers baisers derrière les fils de fer barbelés, mes parents étaient repartis vers Mostaganem. Il n'était pas question de quitter le pays.

L'envol du Bréguet deux ponts reste pour moi l'instant tragique de l'arrachement, de l'exil forcé dont je n'avais pas vraiment conscience sur le coup. Sa douloureuse évocation rend compte du traumatisme qui allait ultérieurement éveiller des passions que le bonheur de vivre n'avait jamais vraiment suscitées auparavant. Dans l'environnement familial et provincial où j'ai grandi, la guerre et ses tragédies n'avaient pas véhiculé de phénomènes d'intolérance; ceux-là même que j'allais connaître, une fois la guerre terminée, une fois l'Algérie quittée.

Car l'intolérance, c'est en France que je l'ai découverte. D'abord par l'accueil, disons plutôt l'absence d'accueil, qui a caractérisé l'arrivée. Aussi, le terme de "rapatrié" m'a-t-il toujours étonné dès lors que rien ne permettait d'avoir le sentiment de rentrer "chez soi". Si ce n'avait été que l'indifférence, encore aurait-elle moins affecté la profonde blessure de l'exil. Mais ce n'était pas seulement l'indifférence, apanage de la majorité d'alors. Certains Français, se situant à "gauche" de l'échiquier politique, tenaient, je m'en souviens trop bien, à marquer la différence, à provoquer l'altérité, en associant "Français d'Algérie" et "colonialistes" dès lors qu'ils prenaient connaissance de mon "origine". Une démarche fréquente, impossible à oublier, d'autant qu'elle s'avérait systématique dans l'enceinte de la Sorbonne où j'entamais mes études. Ce sectarisme à vocation culpabilisante déclenchait chez moi une aversion passionnée contre un pays qui se refusait à admettre les siens et à comprendre le drame algérien autrement qu'à travers une approche manichéenne

Automne 1996

stéréotypée jusqu'à en être inhumaine. D'évidence la culpabilité française, en particulier celle de la "gauche" qui avait envoyé l'armée en Algérie (avant de réitérer l'exploit lors de la guerre du Golfe!), trouvait ses boucs émissaires: les "pieds-noirs", globalement ou individuellement taxés de fascistes parce que la "logique de l'Histoire" (?) voulait qu'ils soient OAS et/ou colonialistes. Inutile de comprendre ou de dialoguer, l'heure n'était pas à la nuance: la Morale épousait la Vérité sur le chemin du sens de l'Histoire. A gauche, l'heure et la mode n'étaient pas davantage à l'humanitaire BCBG mais à l'anti-colonialisme de bon ton. L'arrivée des Français d'Algérie n'étant qu'un "à-côté" d'une sombre histoire, les "pieds-noirs" étaient-ils au mieux exotiques avec leur accent "typique" qui faisait la joie des chansonniers, leur joie de vivre insolite, épicée de couscous-merguez, au pire des parias dont il fallait se méfier.

Précipitée à moins de dix-huit ans dans ce "no man's land" entre un pays où je ne pouvais retourner vivre et un autre que j'avais des difficultés à intégrer, je vivais mal, très très mal, ces premières années d'outre-mer. Car l'outre-mer était pour moi ce que d'aucuns appelaient métropole. Situation ambiguë qu'il me fallait résoudre tant pour comprendre ce qui s'était passé avant d'en arriver à cette douloureuse déchirure algérienne que pour retrouver ce que j'avais perdu. Instinctivement, mes études me conduisirent au Musée de l'Homme et à l'École des Langues orientales. C'est là qu'une offre de bourse égyptienne me permit de regagner le sud de la Méditerranée, là où minarets et clochers se côtoient à l'ombre de l'éternité.

1970: j'atterris au Caire sans connaître quiconque. Pourtant en moins d'une semaine, les quelques personnes contactées eurent à mon égard des attentions que mes compatriotes m'avaient longtemps refusées. Mieux, je découvrais sur les bords du Nil une diversité d'appartenance confessionnelle, culturelle, ethnique inconnue en France. Pour finir par y apprendre l'arabe avec un groupe d'étudiants algériens boursiers de leur pays.

Ainsi j'apprenais de l'histoire l'ironie plus que le sens. Puis au fil des années, je découvrais tant la tolérance que j'avais connue dans mon enfance que la révolte palestinienne contre la négation d'une identité et d'un peuple.

Marie-Christine Aulas-Faure